

LA FRANCE INCHANGÉE

Soumission de Houellebecq : roman de continuité

CLEMENT COURTEAU

Université McGill

Climo.climo@gmail.com

Résumé: *Soumission*, dernier roman de Michel Houellebecq, raconte l'arrivée au pouvoir d'un parti musulman en France. Dans la foulée de la peur mêlée de solidarité qui a suivi les événements de Charlie Hebdo, le roman a pu être lu comme une confirmation du danger que représentait l'islam pour la République française. Pourtant, dans l'histoire narrée par François, protagoniste du roman, la conversion de l'État, et plus tard la sienne, sont perçues comme des événements positifs, qui instaurent un cadre social permettant aux désirs refoulés des français d'être assouvis. En montrant que l'islam réifié, imaginaire, dont la France a peur, s'avère un vecteur d'affirmation et de légitimation des désirs des Français, Houellebecq montre que, plutôt que d'être l'altérité radicale qu'il semble être lorsqu'il est présenté à travers la lentille du terrorisme, cet islam caricaturé est plutôt la suite logique dans le développement civilisationnel français.

Mots-clés: misogynie – islam – terrorisme – conversion – Huysmans.

Abstract: Michel Houellebecq's latest novel, *Soumission*, tells the story of a muslim's party's victory at the presidential elections in France. In the midst of the fear-laden solidarity that followed the events at Charlie Hebdo, the novel could be read as a confirmation of the danger Islam represents for the French republic. But in the story narrated by its hero François, the state's, and later his, conversion to Islam are seen as positive events, that set up a social structure where their repressed desires can be openly pursued. By showing that the imagined, reified Islam which France fears, turns out to be a way of affirming and legitimizing its deepest desires, Houellebecq shows that far from being the radical alterity it is often depicted to be when seen through the lens of terrorism, Islam, as caricatured by islamophobia, is the next step in France's civilisational development.

Keywords: misogyny - islam - terrorism -conversion - Huysmans.

« Je n’aurais rien à regretter. » (Houellebecq, 2015: 300) Voilà comment, seuls mots sur la dernière page, se termine le dernier roman de Houellebecq. *Soumission* relate l’histoire de la conversion de François, son héros et narrateur, à l’islam, après l’arrivée au pouvoir d’un parti musulman en France. Conformément aux craintes véhiculées par les tentants de l’islamophobie, cette prise du pouvoir chamboule la vie politique et les valeurs traditionnelles de la République : port du voile, sortie des femmes du marché du travail, islamisation des institutions et légitimation de la polygamie. Toutefois, ce bouleversement est vécu somme toute positivement par François qui, comme l’atteste la clôture du roman, gagne au change dans cette nouvelle société islamique. La conversion de François est relatée parallèlement à la relation qu’il entretient avec Huysmans, son auteur de prédilection, duquel il est le spécialiste attitré. Célèbre pour sa conversion au catholicisme, Huysmans, qui avait au début écrit le prototype du roman français de la décadence avec *À Rebours*, l’a mise en scène dans le Cycle Durtal, un ensemble de romans relatant le parcours spirituel du protagoniste et les embûches se trouvant sur son chemin jusqu’à son rôle final d’oblat à la Trappe. Toutefois, si la conversion Durtal part d’un « élan véritable, un sourd besoin de supplier l’Incompréhensible » (Huysmans, 1996: 125), celle de François est vécue avec désinvolture, en songeant aux avantages qu’il tirerait de ses mariages future avec les femmes musulmanes, « dévouées et soumises » (Houellebecq, 2015: 297). Cette différence entre les deux conversions, mises explicitement en parallèle dans le roman, souligne un aspect fondamental de la démonstration qui s’opère dans *Soumission*, à savoir que l’islamité – ainsi désignerons-nous ici, par souci de distinction, l’islam orientalisé tel que se le représente l’Occident, celui qui habite ses rêves sécuritaires et nourrit ses haines raciales – plutôt que d’être l’altérité destructrice qui mettrait fin à des siècles de haute culture pour les remplacer par une ère de barbarie, représente plutôt la réalisation des désirs cachés de l’Occident, la « troisième voie » entre le socialisme et l’individualisme, et la prochaine étape fantasmée de son développement. L’islam houellebecquien est présenté comme une religion qui, plutôt que de renverser les valeurs de la société française contemporaine, propose un ordre social où la misogynie qui l’habite peut enfin être vécue pleinement, sans honte. Il se trouve alors que cette misogynie pleinement assumée est aussi la solution politique à la crise économique et au chômage qui sévissent en occident, et que la vision politique des autorités musulmanes est à mille lieues du terrorisme, rejeté par Houellebecq comme quantité négligeable de la « question musulmane ». Finalement, jusqu’à la vie spirituelle

véhiculée par l'islamité du roman est, elle aussi, parfaitement compatible avec la cosmogonie scientiste occidentale, ce qui facilite la transition de la société française qui ne subit à travers elle, au final, que des transformations de surface, et toujours pour le mieux. Plutôt que d'être un ordre du monde pervers qui détruirait les institutions occidentales, l'islam serait donc la continuité logique des structures sociales européennes, et leur chance de se maintenir telles quelles, en assumant leur part maudite. C'est donc en continuité, et non en rupture, avec l'Occident actuel, que Houellebecq propose d'appréhender l'islamité. Il montre alors que la France islamophobe n'a peur que d'elle-même, de ses désirs décomplexés.

La première partie du roman relate la « triste jeunesse » du narrateur (*idem*: 11). Avec force effet de misérabilisme, François est présenté au lecteur comme le type de l'universitaire professionnel, médiocre mais talentueux et qui réussit sa carrière en échouant sa vie sur tous les autres aspects. On retrouve le *topos* du mâle désillusionné, très répandu dans la littérature française contemporaine. Ce lieu commun *fin de siècle*, qui a peut-être comme origine Des Esseintes, le premier héros de Huysmans dans *À Rebours*, se retrouve chez des auteurs français comme Beigbeder (*L'Amour dure trois ans*, *Windows on the World*) ou Houellebecq lui-même (*l'Extension du domaine de la lutte*, *les Particules élémentaires*). Il met en scène un narrateur masculin en mal d'amour, revenu de tout, qui assume une posture conservatrice sous couvert de rébellion face à une société bourgeoise en déclin, à laquelle il se heurte constamment, frustré dans sa masculinité, trop sensible ou intelligent pour la bêtise et la cruauté du monde. L'horizon d'attente est un roman misogyne et choquant qui laisse une grande place au commentaire social, où le dépassement de la société bourgeoise semble passer par le reniement de ses valeurs d'égalité et de justice, sur fond de rapports sexuels désincarnés, décrits méthodiquement et avec détachement par des personnages masculins pour qui les femmes ont une existence principalement utilitaire.

Toutefois, dès les premières pages de *Soumission*, cette désillusion dépasse les limites de l'individu pour prendre un aspect civilisationnel, alors que François fait coïncider la fin de sa jeunesse avec celle de l'Occident tout entier : « Dès le lendemain matin [de la soutenance de ma thèse de doctorat] je compris qu'une partie de ma vie venait de s'achever, et que c'était probablement la meilleure. Tel est le cas, dans nos sociétés *encore* occidentales et social-démocrates, pour tous ceux qui terminent leurs études, etc. » (*idem*: 11, nous soulignons) Nous sentons dès le départ, qu'avec la

jeunesse qui s'achève, un monde au complet s'achève lui aussi. *Encore* occidentales, les sociétés européennes vivent en sursis, tout comme François jouira malgré la fin de sa vie étudiante d'une jeunesse prolongée en devenant professeur d'université. Son rapport à la littérature est donc représentatif de ce prolongement artificiel, qui ne peut que se terminer incessamment : « La spécificité de la littérature, art majeur d'un Occident *qui sous nos yeux se termine*, [est de] vous donner un contact avec un autre esprit humain, etc. » (*idem*: 13, nous soulignons) Cette activité propre à l'Occident, nous est présentée comme une qui n'est rendue possible qu'à l'heure de son déclin, par « les ultimes résidus d'une social-démocratie agonisante » qui permettent à François de « consacrer l'ensemble de [s]es journées à une activité [qu'il] avait choisie. » (*idem*: 15) La littérature représente donc le type de la liberté occidentale, émancipée de la nécessité et ce, jusqu'à l'absurde :

Les études universitaires dans le domaine des lettres ne conduisent comme on le sait à peu près à rien, sinon pour les étudiants les plus doués à une carrière d'enseignement universitaire dans le domaine des lettres – on a en somme la situation plutôt cocasse d'un système n'ayant d'autre objectif que sa propre reproduction, assorti d'un taux de déchet supérieur à 95%. (*idem*: 17)

Cette liberté dont François jouit par la pratique de son activité spécialisée lui permet, plus que la simple « fréquentation intellectuelle d'un ami », surtout de demeurer à l'heure de son déclin personnel dans une jeunesse prolongée. En effet, sa position de professeur lui permet de rester dans le circuit de la jeunesse et de nouer des relations intimes avec ses étudiantes. Sans amis, la vie intime de François est présentée comme entièrement tributaire du cycle de vie universitaire :

Ces relations amoureuses se déroulèrent suivant un schéma relativement immuable. Elles prenaient naissance en début d'année universitaire à l'occasion (...) d'une de ces multiples occasions de socialisation, si fréquentes dans la vie de l'étudiant, et dont la disparition consécutive à l'entrée dans la vie professionnelle plonge la plupart des êtres humains dans une solitude aussi stupéfiante que radicale. Elles suivaient leur cours tout au long de l'année, des nuits étaient passées chez l'un ou chez l'autre, des actes sexuels avaient lieu. À l'issue des vacances d'été, au début donc de la nouvelle année universitaire, la relation prenait fin, presque toujours à l'initiative des filles. Elles avaient (...) *rencontré quelqu'un*. (*idem*: 19-20)

Confirmant les attentes du lecteur, les femmes sont placées à l'origine de la misère affective du narrateur. « Moi aussi, j'étais *quelqu'un*. » (*idem*: 20) Cette plainte participe à la victimisation de François, tenu à l'écart de la vie amoureuse par celles qui

le rejettent, ne pouvant voir en lui un individu à part entière, *quelqu'un*, mais rien qu'une étape vers une relation plus significative, simple entre-deux pour elles dans leur chemin vers la vie rangée. Mais encore ici, plutôt que de singulariser sa situation, François universalise ses échecs relationnels, si bien qu'il est présenté comme la victime non pas des femmes elles-mêmes ni de circonstances particulières, mais d'un ordre relationnel global :

Selon le modèle amoureux prévalant, (...) les jeunes gens, après une période de vagabondage seul correspondant à la préadolescence, étaient supposés s'engager dans des relations amoureuses exclusives, assorties d'une monogamie stricte, où entraient en jeu des activités non seulement sexuelles mais aussi sociales (sorties, week-ends, vacances). Ces relations [...] devaient être considérées comme ayant d'apprentissages de la relation amoureuse (...) avant d'aboutir, comme une apothéose, à la relation ultime, celle qui aurait cette fois un caractère conjugal et définitif, et conduirait, via l'engendrement d'enfants, à la constitution d'une famille.
(*idem*: 20-21)

Cette mise en schéma des parcours amoureux, en rapprochant encore davantage la vie personnelle du narrateur de l'universel occidental, nous permet de voir la position particulière que François occupe dans l'univers social du roman : parce qu'il est demeuré à l'université malgré la fin de sa jeunesse, il n'a pas vécu cette « disparition consécutive à l'entrée dans la vie professionnelle » qui plonge « la plupart des êtres humains » dans la solitude. Si le narrateur quadragénaire peut continuer d'avoir accès aux « filles », c'est que, professeur d'université, il demeure dans le circuit social de la jeunesse. Il a pu continuer d'occuper la même place dans ce schéma immuable, celle du « vagabondage sexuel » qui résiste à la « relation amoureuse exclusive », aussi bien qu'à la relation conjugale et définitive. Ainsi, lorsqu'il décrit ses relations amoureuses actuelles, on voit le pouvoir changer de mains : là où les femmes pouvaient mettre fin à la relation afin de progresser dans « l'ordre relationnel », le professeur, lui, mettra fin aux relations afin de demeurer à cette étape intermédiaire :

Ma propre vie sexuelle, les premières années qui suivirent ma nomination au poste de maître de conférences à l'université Paris III – Sorbonne, ne connut pas d'évolution notable. Je continuai, année après année, à coucher avec des étudiantes de la fac. (...) La seule vraie différence par rapport à mes années d'étudiant, c'est que c'était en général moi, maintenant, qui mettais fin à la relation en début d'année universitaire. (*idem*: 23-24)

Les collègues féminines de François, par contre, présentées comme peu attrayantes, ne jouissent pas de cette prolongation. Si elles échouent à se maintenir dans la position adéquate pour bénéficier de ce sursis, c'est qu'elles souffrent de cette « inégalité de base qui veut que le vieillissement chez l'homme n'altère que très lentement son potentiel érotique, alors que chez la femme l'effondrement se produit avec une brutalité stupéfiante. » (*idem*: 24) Cette présentation de l'inégalité entre les sexes montre sans grande surprise que la prolongation de la jeunesse est une affaire exclusivement masculine. Le roman toutefois va plus loin que d'attester la misogynie ordinaire de l'institution universitaire. Comme nous l'avons vu, la vie personnelle de François représente la vie sociale occidentale, et sa jeunesse, sa décadence. C'est ainsi que, avant même l'incursion de l'islam dans le roman, la lectrice comprend que le futur de l'Occident est réservé aux hommes. Lorsque, après la transition à l'islam, les femmes seront exclues du personnel de la Sorbonne, cette nouvelle donne politique ne viendra que confirmer cette situation déjà très réelle dans les mœurs occidentales.

À travers ses relations, François accède à une connaissance globale des mœurs amoureuses et sexuelles de son époque, qu'il commente abondamment, fidèle en cela au lieu commun du mâle blasé qu'il incarne, dont la vision subjective est avant tout un dispositif à commentaires et diagnostics relativement choquants sur sa société. Ces observations sur sa vie personnelle, propulsées à la hauteur de la civilisation par la liaison thématique de sa vie privée et de la société entière présente dès l'incipit, et dont le vecteur est l'activité littéraire professionnelle, acquièrent alors une qualité universelle qui fait de François le personnage-type de la transition de la civilisation occidentale à la civilisation islamique, son aventure spirituelle particulière représentant l'aventure sociale française au grand complet. Sa désillusion personnelle peut alors être lue comme une mise en scène du cynisme, compris comme un nouveau type de naïveté qui lui permettra de franchir la frontière où se terminent conjointement l'Occident et la jeunesse.

La montée progressive de l'islam dans le roman est d'abord présentée comme inquiétante par son puritanisme. François, qui assiste à la transformation politique de la société française, est pris de vertige devant la transformation des mœurs qu'elle pourrait très bien impliquer : « En débouchant place d'Italie, je fus soudain envahi par la sensation que tout pouvait disparaître. Cette petite Noire aux cheveux bouclés, au cul

moulé dans un jean, qui attendait le bus 21, pouvait disparaître ; elle allait certainement disparaître, ou du moins être sérieusement rééduquée ». (*idem*: 90)

Toutefois, cette transformation, il la sait dès le départ ne devoir être que superficielle, d'apparence. Si la parure extérieure est transformée, le vêtement intime, lui, demeure le même. Ainsi, songeant à la fermeture probable d'une boutique de mode, François pense-t-il :

Le magasin *Secret Stories* par contre, qui vendait de la lingerie de marque à des prix dégriffés, n'avait aucun souci à se faire : le succès des magasins analogues dans les galeries marchandes de Riyad et d'Abu Dhabi ne s'était jamais démenti (...). Vêtues pendant la journée d'impénétrables burqas noires, les riches Saoudiennes se transformaient le soir en oiseaux de paradis, se paraient de guêpières, de soutiens-gorge ajourés, de strings ornés de dentelles multicolores et de pierreries ; exactement l'inverse des Occidentales, classe et sexy pendant la journée parce que leur statut social était en jeu, qui s'affaissaient le soir en rentrant chez elles, abdiquant avec épuisement toute perspective de séduction, revêtant des tenues décontractées et informes. (*idem*: 91)

Déjà, on voit la frustration affective de François considérer l'islam avec envie. Comme dès les premières pages il voyait dans la « relation amoureuse exclusive » le principal obstacle à la pérennité de ses relations (et qui sera, nous le verrons, remplacée avantageusement par la polygamie musulmane), il voit ici le mode de vie occidental comme gage de l'échec de la vie conjugale, la femme de carrière n'étant pas compatible avec le rôle de séduction qu'elle doit endosser. Ainsi, après ce long passage de commentaires sur la sensualité de l'islam, une scène vient en confirmer la justesse par une illustration de la misère conjugale occidentale, sorte d'application dans la pratique des thèses développées juste avant sous forme de commentaire. Alors que François est en visite chez Bruno, un vieil ami, il considère Annelise, son épouse, avec le même mépris :

Le matin probablement elle se faisait un brushing puis elle s'habillait avec soin, conformément à son statut professionnel (...) puis elle rentrait vers vingt et une heures, épuisée, elle s'effondrait, passait un sweat-shirt et un bas de jogging, c'est ainsi qu'elle se présentait devant son seigneur et maître et il devait avoir, il devait nécessairement avoir la sensation de s'être fait baiser quelque part. (*idem*: 93-94)

La femme occidentale, toute en séduction et attrait dans le monde, devient dans la sphère privée une créature informe et lasse, indigne d'un « seigneur et maître »

masculin, qui s'est manifestement fait duper par ces mêmes promesses de séduction publiques. La frustration majeure de la France, ce n'est pas tant de vivre au milieu des tentations, qui impliquent un refoulement obligatoire des pulsions : c'est bien plutôt la vie « en ménage », où la femme, d'objet de désir se transforme en corps mou et fatigué, qui signe l'échec de la vie de couple occidentale. Aussi, tout ce qu'il reste à l'homme ordinaire, ce sont ces tentations publiques, « la détection des cuisses de femmes, la projection mentale reconstruisant la chatte à leur intersection, processus dont le pouvoir d'excitation est directement proportionnel à la longueur des jambes dénudées » (*idem*: 177). C'est pourquoi l'islam fait peur : son puritanisme, qui menace de faire disparaître les jupes courtes et les « culs moulés », semble enlever au Français son dernier objet compensatoire. De fait, après la prise de pouvoir par la Fraternité musulmane, François observe-t-il cette transformation majeure :

Un nouveau vêtement aussi s'était répandu, une sorte de blouse longue en coton, s'arrêtant à mi-cuisse, qui ôtait tout intérêt objectif aux pantalons moulants que certaines femmes auraient pu éventuellement porter ; quant aux shorts, il n'en était évidemment plus question. La contemplation du cul des femmes, minime consolation rêveuse, était elle aussi devenue impossible. Une transformation, donc, était bel et bien en marche ; un basculement objectif avait commencé de se produire. (*idem*: 177)

Plus tard, toutefois, lorsque François, qui a perdu *in absentia* son poste à la Sorbonne, croise un ancien collègue, nous voyons la vraie nature de ce changement, son versant privé. Alors qu'il s'enquiert des transformations en cours à l'université, François interroge son collègue :

« Et les étudiantes? » demandai-je (...). Il sourit franchement. « Là, évidemment, les choses ont beaucoup changé ; disons que ça a pris des formes différentes. Je me suis marié » ajouta-t-il avec un peu de brusquerie. « Marié avec une étudiante » précisa-t-il. (...) Je vais prendre une deuxième épouse le mois prochain. (*idem*: 181)

L'islam, qui vide les rues de la présence féminine, ne le fait que pour la recadrer dans la vie privée des hommes, là où, disposant des pouvoirs matrimoniaux, ils ne pourront être frustrés de leurs séductions, mais en seront les uniques bénéficiaires. Bien plus, le passage du flirt au mariage permet de transformer complètement le rapport des hommes à leurs désirs. Si la misogynie universitaire française prolonge la jeunesse de François en lui donnant accès chaque année à de nouveaux arrivages d'étudiantes, elle ne la prolonge toutefois qu'en tant que jeunesse, c'est-à-dire qu'il est enfermé dans une

étape intermédiaire de la vie, celle du « libertinage amoureux », dont il finit par se lasser. Son désintérêt pour la vie amoureuse, après le départ de Myriam (la dernière en date de ses copines étudiantes), ses tentatives ratées de prendre du plaisir auprès des prostituées, montrent le caractère invivable de cette période flottante où l'enferme la société occidentale. La décadence de la vie de François est due à cette jeunesse prolongée artificiellement, alors que d'autres, Bruno, par exemple, qui n'ont pas cette chance, vivent tout simplement une triste misère conjugale. La proposition de l'islam, est de rendre permanente et officielle la situation amoureuse réservée à la jeunesse, et de fait généraliser et légitimer sous forme de relation conjugale non-exclusive, le désir amoureux de François depuis le tout début, auquel le « libertinage amoureux » ne pouvait pas répondre adéquatement. L'islam, alors, plutôt que de mettre fin à une civilisation occidentale moribonde et de la remplacer en imposant un système de valeurs complètement différent, lui donne un second souffle en lui permettant de réaliser les promesses qu'elle était incapable de tenir et qui causaient la souffrance des hommes.

C'est ce renouveau permis par l'islam qui mènera François à sa conversion. En visite chez Rediguer, véritadirecteur de la Sorbonne après l'arrivée au pouvoir de la Fraternité musulmane, il croise d'abord sa nouvelle épouse, Aïcha, « une fille d'une quinzaine d'années, vêtue d'un jean taille basse et d'un tee-shirt Hello Kitty » (*idem*: 243), qu'il peut voir car elle a oublié de se voiler. Il rencontre ensuite Malika, la première épouse du directeur, « une femme d'une quarantaine d'années, grassouillette et d'allure bienveillante » (*idem*: 247). Durant la conversation, qui tourne autour de sa conversion à l'islam, étape nécessaire vers la réintégration de François à son poste de professeur, François ne peut « s'empêcher de songer à son mode de vie : une épouse de quarante ans pour la cuisine, une de quinze ans pour d'autres choses... sans doute avait-il une ou deux épouses d'âge intermédiaire. » (*idem*: 262) C'est ce qui guidera la réflexion de François pendant que dans les jours suivants il tentera de réfléchir à « une espèce de Créateur de l'Univers » (*idem*: 262). Finalement, lorsqu'il rencontre Rediguer à nouveau et qu'il apprend qu'il aura droit à au moins trois épouses, choisies par des marieuses pour qu'elles soient conformes à son statut social élevé, François, qui tout au long du roman vit sur une jeunesse prolongée de moins en moins fonctionnelle, commence à « prendre conscience – et ça, c'était une vraie nouveauté – qu'il y aurait, très probablement, autre chose. » (*idem*: 295) La véritable nouveauté qu'amène l'islam, c'est ce renouveau affectif et sexuel de François. En pensant à ses futures amantes, il se

dit que « chacune de ces filles, aussi jolies soit-elle, se sentirait heureuse et fière d'être choisie par moi, et honorée de partager ma couche. Elles seraient dignes d'être aimées; et je parviendrais, de mon côté, à les aimer. » (*idem*: 299)

Tout au long du parcours affectif de François, qui passe d'une jeunesse décadente dysfonctionnelle à un statut matrimonial qui permet d'officialiser ses meilleurs aspects et de garantir leur pérennité, Houellebecq s'affaire à la transformation de la figure du mâle blasé, mise en place au début du roman afin de montrer, dans sa progression, ses souffrances et ses désirs, pour finalement en faire la figure-type de la conversion à l'islam. L'évolution de la relation de François à l'islam, qui passe de l'indifférence à la crainte, pour finalement se solder par une conversion avantageuse, représente aussi celle de la France et de l'Occident en général : en devenant musulmans ils échangent un système de valeurs contradictoires et frustrantes, basé sur le cycle séduction-frustration, pour un autre, qui replace ouvertement les promesses féminines dans le cadre de la domination masculine légitime et assumée. Ainsi, la conversion de François ressemble davantage à une conversion monétaire qu'à une conversion de l'âme : il troque une devise contre une autre, en gagnant au change, mais ne transforme en rien son rapport au monde ou à la vie spirituelle.

Cette échangeabilité religieuse, est le principal moteur de l'ironie noire de *Soumission*. En présentant un islam parfaitement compatible avec l'Occident, Houellebecq évite complètement le sujet qui brûle toutes les lèvres : celui du terrorisme, de la guerre, du « conflit de civilisations ». François s'intéresse à peine aux cadavres qu'il croise au hasard de son chemin (*idem*: 129-130) et ne s'inquiète pas des affrontements qui se déroulent à Paris : « je n'avais pas peur, j'étais sans grande raison persuadé que les affrontements s'arrêteraient boulevard Clichy. » (*idem*: 62). Même Ben Abbas, la figure du triomphe islamique dans le roman, est éloigné au possible du cliché extrémiste :

Il ne faut pas se le représenter comme un taliban ni comme un terroriste, ce serait une grossière erreur ; il n'a jamais eu que mépris pour ces gens. Lorsqu'il en parle (...), au-delà de la réprobation morale affichée, on distingue très bien cette nuance de mépris ; au fond, il considère les terroristes comme des *amateurs*. (*idem*: 154)

Ce chef politique, qui fait triompher l'islam par la voie des urnes plutôt que par la terreur, est aussi un conservateur qui se place en continuité avec les idées politiques

françaises, en soutenant une économie de droite libérale et « le caractère indépassable de l'économie de marché » (*idem*: 153), et en restituant à la charia, au contraire d'un Tarik ramadan qui la présente comme une « option novatrice, voire révolutionnaire » (*ibidem*), sa « valeur rassurante, traditionnelle » (*ibidem*). Non seulement il peut offrir une continuité à la France, mais il peut aussi lui permettre de réaliser son désir inavouable : la « restauration (...) du patriarcat » (*ibidem*). Nous l'avons vu plus haut, la principale fonction de l'islam dans le roman est de donner un nouveau souffle à la vie affective française en rendant officielle et durable la vie sexuelle réservée autrement à la jeunesse. D'ailleurs, pendant toute cette démonstration, Houellebecq prend soin d'intercaler les moments de discussion politique entre hommes (François et le mari de Marie-Françoise, une collègue), avec les moments de servilité toute occidentale de cette dernière : « À la voir s'affairer sur son plan de travail... », « Elle avait préparé des tartelettes au cou de canard et aux échalotes, délicieuses... », « Marie-Françoise nous invita à passer à table ; elle avait préparé une salade de fèves accompagnée de pissenlits et de copeaux de parmesan. C'était délicieux, tellement que je perdis un instant le fil du discours de son mari. », « Marie-Françoise nous servit ensuite des souris d'agneau confites accompagnées de pommes de terre sautées, et je commençais à perdre pied. », « Marie-Françoise apporta le dessert, une croustade landaise aux pommes et aux noix. Cela faisait longtemps en tout cas que je n'avais pas aussi bien mangé. » (*idem*: 151-159) Une telle exhaustivité dans la description de la tâche de l'épouse sape l'effet de nouveauté des réformes politiques de Ben Abbès, et montre que cette sujétion des femmes à l'homme est banale et fait partie du quotidien des français, bien qu'un désir d'affirmation des hommes subsiste tout de même.

D'un point de vue politique, seul Ben Abbès peut rendre ce désir possible, ce qu'il fait de l'islam représente une véritable option pour la France. Lorsque Ben Abbès professe ces idées choquantes pour la bonne société bourgeoise bien que secrètement désirées par elle, parce qu'il est musulman :

Un boulevard s'ouvrait devant lui, que la droite ne pouvait pas emprunter (...) sans se faire qualifier de réactionnaires, voire de fascistes par les ultimes soixante-huitards, momies progressistes mourantes (...) lui seul était à l'abri de tout danger. Tétanisée par son antiracisme constitutif, la gauche avait été depuis le début incapable de le combattre. (*idem*: 154)

L'effet positif de l'élection de Ben Abbès sur l'économie politique de la France s'accompagne d'un « optimisme qu'elle n'avait pas connu depuis la fin des Trente

Glorieuses » (*idem*: 198) En effet, son élection provoque la baisse drastique de la délinquance, mais surtout celle du chômage, « dont les courbes étaient en chute libre (...) dû sans nul doute à la sortie massive des femmes du marché du travail » (*idem*: 199).

Corollaire de ce retour au foyer, on assiste à « la diminution drastique du budget de l'Éducation nationale – de loin le premier budget de l'État auparavant. Dans le nouveau système mis en place, l'obligation scolaire s'arrêtait à la fin du primaire – c'est-à-dire, à peu près, à l'âge de douze ans ; le certificat de fin d'études était rétabli, et apparaissait comme le couronnement normal du parcours éducatif. (*ibidem*)

Ben Abbès, en coupant dans les dépenses gouvernementales davantage que les partis les plus libéraux, réalise l'objectif actuel de l'État minimal sans susciter aucune opposition. Mais il ne s'arrête pas là et répond aux désirs des jeunes et de la gauche en coupant les subventions étatiques aux grands groupes industriels, pour favoriser l'auto-entreprenariat :

Ces mesures furent d'emblée extrêmement populaires ; depuis plusieurs décennies, le rêve professionnel universellement exprimé par les jeunes était en effet de « monter sa boîte », ou du moins d'avoir un statut de travailleur indépendant. Elles correspondaient en outre parfaitement aux évolutions de l'économie nationale : malgré de coûteux plans de sauvetage, les grands sites industriels avaient en effet continué de fermer en France, les uns après les autres ; alors que l'agriculture et l'artisanat tiraient parfaitement leur épingle du jeu, et même conquéraient, comme on dit, des parts de marché. (*idem*: 202)

Parce qu'il répond aux crises du capitalisme tout en évitant de changer le système économique, l'islam est présenté dans le roman comme la nouvelle panacée, un système plus adapté à la configuration économique actuelle, faite de travail autonome et de petite entreprise, que la social-démocratie européenne. Si cette dernière avait misé sur l'entrée des femmes sur le marché du travail comme résolution temporaire d'une crise de la consommation, la nouvelle société musulmane, elle, propose à même fin leur sortie. L'habileté avec laquelle Houellebecq décrit un islam politique, au sens européen du terme, dans un roman où les allusions au terrorisme et aux affrontements armés sont si brefs et périphériques qu'ils semblent placés là expressément pour diminuer leur importance, pour laisser toute la place aux aspects positifs de la nouvelle religion étatique, qui permet de redonner vie aux économies européennes moribondes, témoigne du sérieux avec lequel il considère l'islam et le monde musulman comme réelle

puissance politique, alors que pour beaucoup le point focal des réflexions demeure le moment fort du terrorisme.

Dans *Windows on the world* (2003), roman portant sur les attentats du 11 septembre 2001, Frédéric Beigbeder, réfléchissant sur l'inutilité apparente de son entreprise littéraire, déplore que « l'écrivain est comme la cavalerie, qui arrive toujours trop tard. » (Beigbeder, 2003: 43). Il arrive après l'attentat, après les morts, et ne peut rien faire d'autre que dire « Je suis New York ». Parce que le point de départ de sa réflexion est l'atrocité, et qu'il ne s'intéresse à l'islam que par la lentille de cette atrocité, il ne peut que décrire l'atrocité, dans un roman mimétique de l'attentat lui-même, qui en reproduit la violence à un niveau littéraire, pacifié, donc acceptable. Ainsi, parlant d'une femme voilée croisée dans le métro : « Je l'aurais bien attrapée dans un coin mais elle a refusé : – Désolé : ce soir ma chatte fait le ramadan ! Je tiens à présenter mes excuses aux autorités musulmanes pour la blague qui précède. Je sais très bien que le ramadan autorise à manger le soir. » (*idem*: 44)

Contrairement à ce que Houellebecq exprime, l'islam est présenté ici comme ce qui prive le Français de sa libre sexualité, ce qui sépare le mâle blasé des femmes qu'il désire et qui se moquent de lui. Tout au long du roman de Beigbeder, l'auteur-narrateur est prisonnier de cette antinomie Islam-Occident, posture que *Soumission* fait évoluer rapidement pour en montrer les limites, afin de démontrer la compatibilité et l'harmonie des deux civilisations, qui s'entendent pareillement sur la domination des femmes. Cette compatibilité, Beigbeder ne l'esquisse qu'une fois, en dévoilant par mégarde son alliance objective avec les terroristes alors qu'il parle des *party girls* new-yorkaises qui ne veulent pas de lui :

Ben Laden veut du mal à ces filles. Moi je ne veux que du bien à leurs tétons durs dans des débardeurs trop serrés. (...) Et c'est là que j'ai une révélation. Aujourd'hui le PLAY-BOY INTERNATIONAL est une femme. (...) C'est d'elles que les islamistes ont peur et comme je les comprends ! Moi aussi elles me foutent les jetons avec leur artillerie lourde : le mascara, le gloss, les parfums orientaux, les dessous soyeux. Elles m'ont déclaré la guerre. (*idem*: 229)

Cette alliance contre l'ennemi commun aux islamistes et à l'écrivain français, n'a lieu apparemment que sur fond d'un désaccord fondamental : Ben Laden veut du mal aux femmes, Beigbeder leur veut leur amour, même si tous deux au fond sont en guerre avec elles. Toutefois, ces deux figures sont rapprochées dans la peur que leur

inspire ces femmes séductrices et *empowerées* : le terroriste par sa pudeur fanatique, l'écrivain par la timidité de *loser* blasé qu'il décrit tout au long du roman. Mais Beigbeder ne va pas au bout de ce rapprochement, et n'assume pas ses conséquences ultimes, où Ben Laden paraît alors être une version idéalisée, forte de Beigbeder, et le meurtre des femmes occidentales l'accomplissement de son désir secret de vengeance. C'est cette proximité d'intérêts que Houellebecq a compris et qu'il s'est affairé à décrire dans *Soumission*. L'insolence islamiste, qui outrepassa les bornes de l'acceptabilité européenne est à même de réaliser ses désirs cachés. Si Beigbeder a choisi l'angle de l'indicible pour décrire la tragédie de l'attentat dans toute son atrocité, allant jusqu'à la comparer au cliché de l'atroce que représente la Shoah « le Windows of the World était une chambre à gaz de luxe. Ses clients ont été gazés, puis brûlés et réduits en cendres comme à Auschwitz. Ils méritent le même devoir de mémoire. » (*idem*: 334), c'est avant tout pour masquer cette identité, pour se distancier au possible de ceux avec lesquels il sent, finalement, une camaraderie fondamentale.

C'est pourquoi Beigbeder arrive trop tard : parce qu'il ne peut identifier, avant le massacre, de motif de divergence radicale d'avec Ben Laden. « C'est eux qui l'ont fait, mais c'est nous qui l'avons voulu » (Baudrillard, 2007), écrit scandaleusement Baudrillard au lendemain du 11 septembre. Comme lui, Houellebecq dit que nous voulons l'islam, nous désirons l'insolence et le courage des islamistes, qui peuvent dire ce que l'homme occidental ne peut que penser, ou à la rigueur écrire dans un roman. Houellebecq, lui, n'arrive pas trop tard : *Soumission* arrive avant *Charlie Hebdo* et avant le Vendredi 13, et pourtant les questions que le roman soulève sont encore plus actuelles depuis ces événements, les seules vraiment d'actualité. En comparaison, *Windows on the world*, et la matière du 11 septembre en général, nous semblent terriblement *vintage*. Si Baudrillard pouvait conclure son texte sur les attentats en décrivant la guerre d'Irak à venir comme « un non-événement, un événement qui n'a pas lieu [et dont] la raison d'être est de substituer à un véritable et formidable événement historique, unique et imprévisible, [comme l'attentat du WTC] un pseudo-événement répétitif et déjà-vu. » (*ibidem*), force est de constater que le terrorisme vieillit mal lui aussi, et que c'est l'attentat qui est aujourd'hui un non-événement. Déjà après le 11 septembre, nous attendions le prochain attentat. Après le marathon de Boston, après *Charlie Hebdo*, nous attendions le prochain attentat. Le soir du Vendredi 13, j'attendais le prochain attentat. Le terrorisme, qui a pu être « l'acte qui restitue une singularité

irréductible au cœur d'un système d'échange généralisé » (*ibidem*), est devenu la routine d'un système d'échange basé, de plus en plus, sur la singularité (par le retour à l'artisanat, la popularité des marchandises à faible tirage et des micro-productions culturelles, la généralisation de la catégorie « *underground* » et l'auto-entreprise : les mêmes types industriels, nous l'avons vu, auxquelles Ben Abbès, héros politicien de *Soumission*, adapte l'économie politique française).

Beigbeder refuse cette banalité du terrorisme, et cherche ses racines, pas nécessairement chez les islamistes, radicaux « de toute façon », mais dans la décadence de la bonne société française. Il fait ainsi de l'anticonformisme la cause première des attentats : Extrait d'*À Rebours*, de Huysmans :

C'était le grand bain de l'Amérique transporté sur notre continent; c'était enfin, l'immense, la profonde, l'incommensurable goujaterie du financier et du parvenu, rayonnant, tel qu'un abject soleil, sur la ville idolâtre qui éjaculait, à plat ventre, d'impurs cantiques devant le tabernacle impie des banques ! Eh ! Croule donc, société ! Meurs donc, vieux monde ! S'écria Des Esseintes, indigné par l'ignominie du spectacle qu'il évoquait... Je le savais ! Le vrai coupable de l'attentat n'est pas Oussama Ben Laden mais ce fieffé Des Esseintes. Je me doutais bien que ce dandy décadent adoptait un comportement un peu louche. À force de trouver esthétique le nihilisme, les enfants gâtés cautionnent les mass murderers. Tous les excentriques garçonnets qui professent la haine en ricanant ont désormais des taches de sang sur leur plastron. (...) Le dandysme est inhumain ; les extravagants, trop lâches pour passer à l'acte, préfèrent suicider les autres qu'eux-mêmes. Ils tuent les mal habillés. Des Esseintes assassine de ses mains blanches des innocents qui ont commis le crime d'être banals. (...) On croit pointer du doigt des responsables involontaires, des fonds de pension anonymes et impersonnels, des structures virtuelles. Mais au bout du compte ce sont des gens qui hurlent, qui supplient et saignent. La fin du monde est ce moment où la satire devient réalité, où les métaphores deviennent vraies, où les caricaturistes se sentent morveux. (*apud* Beigbeder, 2003: 84)

C'est selon lui par les extravagants, terroristes en puissance que la France s'est rendue vulnérable aux attentats. Ceux que la société dégoûte, qui voudraient voir le vieux monde s'écraser et qui perçoivent alors, par-delà la tragédie, le système attaqué lors d'un attentat et qui se réjouissent à demi de cette porte ouverte vers la ruine d'une société pourrie tout en frissonnant devant l'horreur de ceux qui provoquent cette ouverture, c'est ceux-là qui assassinent. Les jeunes esthètes qui méprisent la masse prolétarienne, les jeunes révolutionnaires qui veulent l'effondrement du capitalisme, ne font que précipiter les attentats et les calamités et, sous ce système qu'ils haïssent, « ce sont des gens qui hurlent, qui supplient et qui saignent. » Ce passage très *people* du

roman de Beigbeder, qui appelle au pathétique et dont la fin ne manque pas d'impressionner le lecteur au fait des événements de *Charlie Hebdo*, n'est possible que par l'emphase mise sur *À Rebours*. Si la faute peut échoir à Des Esseintes, c'est qu'il est le type du nihilisme fin-de-siècle, le français blasé par excellence. Mais se concentrer sur ce roman de l'échec du romantisme, c'est surtout ignorer toute la dernière partie de l'œuvre de son auteur. Alors que Beigbeder accuse Des Esseintes, c'est Durtal que Houellebecq met en cause. Ce faisant, il prend au sérieux le cul-de-sac du dandysme fin de siècle : « Comment, lorsqu'on a écrit un livre d'une originalité aussi puissante [qu'*À Rebours*], qui demeure inouï dans la littérature universelle, comment peut-on continuer à écrire ? La première réponse qui vient à l'esprit est bien sûr : avec la plus extrême difficulté. » (Houellebecq, 2015: 48).

Plutôt que de rejeter la responsabilité de la géopolitique actuelle sur un Des Esseintes finalement impuissant à changer le cours des choses, il se tourne vers Durtal, personnage de la dernière partie de l'œuvre de Huysmans, qui met en scène à travers lui sa propre conversion au catholicisme. Ainsi, le maître de la littérature de la décadence parvient à faire de la littérature après son propre triomphe dans le nihilisme, une littérature qui soit autre chose que la décadence, qui la renverse, en quelque sorte, tandis que Beigbeder reste dans la décadence, fait un roman de décadence avec le 11 septembre, et se place ainsi du côté d'un occident « qui sous nos yeux se termine ». Tout l'intérêt du roman de Houellebecq est qu'il se place justement de l'autre côté, celui de la civilisation, de la vie spirituelle : il écrit un roman de conversion, c'est pourquoi il s'intéresse au Huysmans du renouveau.

Le problème posé par l'œuvre de Huysmans et auquel *Soumission* tente de répondre est le suivant : comment est-il possible que, au fil de l'écriture de Huysmans, Des Esseintes, nihiliste forcené, se métamorphose en Durtal, personnage profondément spirituel ? La conversion du héros alors qu'il est en proie au doute et aux douleurs qu'impliquent son acheminement vers la religion, représentent un changement total, l'entrée dans une nouvelle vie. La conversion, chez Huysmans, signifie la transformation, l'orientation de l'existence entière vers Dieu. Ce changement ne peut être total qu'à partir de la figure de Des Esseintes, qui en représente l'exacte antithèse. Toutefois, le roman de Houellebecq met en scène une conversion qui n'est pas une ouverture à l'altérité, mais le troc d'une routine contre une autre. Comme on convertit une devise en une autre selon un taux de change particulier, François convertit son

athéisme français en islamisme tiède pour satisfaire aux exigences de la nouvelle donne politique et bénéficier de ses avantages passés, bonifiés par le nouveau régime.

C'est que, contrairement à la conversion de Durtal, celle de François n'est pas l'aboutissement d'un processus intérieur de doute et de crainte, suivi d'un saut dans le vide qui aboutit à la foi, mais bien la fin d'une longue désillusion qui le conduit à accepter une situation inchangeable mais avantageuse. Il ne se convertit pas : il se « soumet ». Soumission à ses désirs, d'abord, à la nouvelle organisation politique qui permet à ses désirs de trouver satisfaction, ensuite. Soumission de laquelle Rediger fait l'éloge en rapprochant son sentiment religieux de la soumission de la protagoniste d'*Histoire d'O* :

L'idée renversante et simple, jamais exprimée auparavant avec cette force, que le sommet du bonheur humain réside dans la soumission la plus absolue. C'est une idée que j'hésiterais à exposer devant mes coreligionnaires, qu'ils jugeraient peut-être blasphématoire, mais il y a pour moi un rapport entre l'absolue soumission de la femme à l'homme, telle que la décrit *Histoire d'O*, et la soumission de l'homme à Dieu, telle que l'envisage l'islam. Voyez-vous, poursuit-il, l'islam accepte le monde, et il l'accepte dans son intégralité, il accepte le monde « tel quel », pour parler comme Nietzsche. (*idem*: 260-261)

Ce rapprochement scelle l'union de l'islam houellebecquien avec la misogynie française ordinaire, mais aussi avec le positivisme scientifique. L'islamité, encore une fois, vient remplacer une catégorie déjà existante des sociétés occidentales : le Dieu auquel on se soumet de cette manière dans le roman, est complètement assimilé à la nature. La piété de Rediger et son admiration pour le monde « tel quel » est illustrée par la cohabitation, dans son bureau, de versets du Coran avec « des photos grand format, tirées sur papier mat, qui représentaient des amas galactiques, des supernovas, des nébuleuses spirales. » (*idem*: 297) Lors de sa conversion, François aussi sera enivré des images spatiales :

Des images de constellations, de supernovas, de nébuleuses spirales me traverseraient l'esprit; des images de sources aussi, de déserts minéraux et inviolés, de grandes forêts presque vierges; peu à peu, je me pénétrerais de la grandeur de l'ordre cosmique. Puis, d'une voix calme, je prononcerais la formule suivante, que j'aurais phonétiquement apprise : « Ach-Hadou ane lâ ilâha illa lahou wa ach-hadou anna Mouhamadane rassouloullahi. (...) Et puis ce serait fini; je serais, dorénavant, un musulman. (*idem*: 298)

Cette identité de Dieu avec la nature vue à travers les lentilles de Hubble, montre la compatibilité de l'islamité avec le positivisme scientifique occidental actuel. Car la science, par ses démonstrations univoques et implacables, est le principal vecteur de soumission dans les sociétés occidentales : soumission à la nécessité, aux lois de la physique, au système social. Mais qu'amène cette spiritualité qui ne propose autre chose que la toute-puissance de l'implacable ? Qu'une soumission nietzschéenne au monde tel qu'il est ? C'est ici qu'il faut adresser la tache aveugle du roman, l'élément constamment tenu hors de sa matière : la foi. La foi comprise non pas comme « croyance », mais comme état d'esprit tourné vers autre chose que le donné, la foi comme tour de force de l'esprit qui parvient à penser l'existence par-delà la nécessité, par-delà l'implacable. Et la conversion que cette foi implique est autre chose qu'un changement de mode de gouvernance ou le troc d'un trousseau de croyances pour un autre, mais justement le geste courageux de rejeter la gouvernance, de rejeter la croyance, de se rejeter hors de soi-même, dans ce que Kierkegaard appelle : « *La lutte de la foi ; la lutte folle pour la possibilité*. Car la possibilité seule ouvre la voie du salut. (...) Et celui-là seul dont l'être est bouleversé à tel point qu'il devient esprit et conçoit que tout est possible, celui-là seul s'est approché de Dieu. » (Chestov, 1998: 27)

Tant que cette foi ne se sera pas au cœur de la cité, tant qu'il n'y aura pas de conversion générale à ce saut dans le vide que représente la foi privée véritable, la France, et l'Occident tout entier, et l'Orient même, malgré l'islam, malgré la Sécurité, malgré tous les dogmes, tout ça restera inchangé.

Bibliographie :

BAUDRILLARD, Jean (2007). *L'Esprit du terrorisme*. Paris: Le Monde.

BEIGBEDER, Frédéric (2003). *Windows on the world*. Paris: Gallimard.

CHESTOV, Léon (1998). *Kierkegaard et la philosophie de l'existence*. Paris: Vrin.

HOUELLEBECQ, Michel (2015). *Soumission*. Paris: Flammarion.

HUYSMANS, Joris Karl (1996). *En Route*. Paris: Gallimard.

Sitographie :

LEMONDE(2007). 'Disparitions' <URL:http://www.lemonde.fr/disparitions/article/2007/03/06/l-esprit-du-terrorisme-par-jean-baudrillard_879920_3382.html>